

CÉLINE ÉPISTOLIER

*Actes du XIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

AMSTERDAM

5-7 JUILLET 1996

Isabelle MILKOFF

PARIS

**Céline, l'abominable homme des lettres
Étude des *Lettres à la N.R.F. 1931-1961***

Le titre de la communication que je propose est repris au livre de Vincent Kaufman intitulé *L'équivoque épistolaire* (Minuit, 1990) dans lequel l'auteur dénomme ainsi l'écrivain épistolier qu'il situe à mi-chemin entre l'homme et l'œuvre (op. cit. p. 9). Il ne s'agit toutefois pas de traquer, comme se propose de le faire Vincent Kaufman dans son ouvrage pour d'autres auteurs, Céline épistolier dans son rôle de chaînon manquant entre la vie et l'œuvre, mais d'adopter comme point de départ l'idée que le geste épistolaire, repose sur une fondamentale équivoque qui conduit aux frontières de l'écriture (V. Kaufman, op. cit. p. 8). Il s'agit de saisir dans la correspondance aux principaux destinataires des éditions Gallimard le passage d'un acte de communication prosaïque, que constitue la lettre en général, à un acte littéraire à part entière dans lequel l'écriture trouve à s'exercer et par lequel les lettres finissent par constituer une œuvre littéraire non détachée du reste de l'œuvre.

Les lettres écrites aux différents membres des éditions Gallimard de 1931 à 1961 évoquent souvent des questions concrètes (prosaïques, donc) relatives à l'édition des œuvres littéraires proprement dites : envoi d'un ouvrage pour qu'il soit lu, contrat, aspects techniques de l'édition, demandes de service de presse pour les amis et les admirateurs, questions d'ordre financier, demandes de papier, de cartes de visite, etc... sont fréquemment les objets motivant la correspondance de Céline avec de nombreux membres de la maison d'édition. Toutefois le contenu et le style des lettres regroupées dans l'ouvrage paru en 1991 dépassent largement ces points et donnent à l'ensemble une dimension littéraire involontaire. Il va de soi, bien qu'il soit nécessaire de le rappeler ici, que Céline n'a sans doute jamais composé ces lettres dans cette optique, qu'il n'a jamais travaillé à celles-ci comme il a travaillé à ses romans, certaines lettres rédigées sur le dos des lettres reçues suffisent à le prouver. La littérature existe ici malgré l'auteur, sans volonté consciente de sa part mais comme une sorte de prolongement naturel de son métier, de son talent, de son imaginaire, de ses représentations d'écrivain.

En effet, une unité de ton, de thèmes, de propos, se dégage de l'ensemble et fonde la cohésion littéraire de cette correspondance. Hommes des lettres, Louis-Ferdinand Destouches est avant tout un homme de lettres et demeure l'écrivain Céline jusque dans les notes les plus brèves dont il assaille Gallimard et son personnel. La pratique épistolaire fonctionne comme un laboratoire, selon Vincent Kaufman (op. cit. p. 8), et le style célinien trouve dans ces lettres matière, prétexte, occasion à s'épancher. Cela tient, pour une grande part, à la situation difficile de Céline dans le paysage éditorial français de l'après-guerre. (La correspondance débute en 1931 mais prend son véritable essor en 1947, Gallimard devenant alors l'éditeur principal puis exclusif de Céline.) Les questions concrètes relatives à l'édition des œuvres passées ou à venir sont fortement liées à la position de hors-la-loi dans laquelle se trouve



Société d'études céliniennes

CÉLINE ÉPISTOLIER

*Actes du XIe Colloque international
Louis-Ferdinand Céline*

AMSTERDAM

5-7 JUILLET 1996

l'écrivain en exil. Nombre de lettres, la plupart destinées à Jean Paulhan, interlocuteur principal de Céline à cette époque, évoquent cette situation et récriminent contre celle-ci et contre ses artisans. La verve de Céline s'exerce pleinement contre cette *bande de rabâcheurs déconneurs haineux* (Lettre 36, p. 47), *ces abrutis glaireux du CNE* (Lettre 39, p. 51). Elle ne tarira pas une fois l'ouragan passé et Céline rétabli dans ses droits, mais se déplacera, selon un glissement déjà opéré dans les premières lettres à Paulhan, en prenant pour cible privilégiée l'éditeur lui-même et ses sbires et en posant de manière incessante et inlassable la question de la valeur des ouvrages produits qualifiés de « trésors », « immortels », « clâassiques » (Lettre 85, p. 110). Un malentendu fondamental anime l'ensemble de la correspondance entre l'éditeur perçu comme un maquereau, faisant fortune sans rien faire sur le dos de l'écrivain tâcheron auquel ses œuvres ne rapportent rien (cf Lettre 90, p. 116-117, par exemple).

Ce malentendu nourrit et est nourri par l'équivoque épistolaire dont parle Vincent Kaufman. La lettre, selon ce dernier, semble favoriser la communication et la proximité (mais) en fait disqualifie toute forme de partage et produit une distance grâce à laquelle le texte littéraire peut advenir. Cette possibilité idéale de ne pas communiquer est sans doute la raison pour laquelle (l'écrivain) entretient souvent des correspondances volumineuses, acharnées, s'efforçant inlassablement de convoquer autrui pour mieux le révoquer (op. cit., p.8). Les divers interlocuteurs destinataires des lettres céliniennes et particulièrement trois d'entre eux, à savoir Jean Paulhan, Gaston Gallimard lui-même et Roger Nimier qui prend le relais des deux premiers à partir de décembre 1956, sont effectivement convoqués, interpellés dans une relation d'interlocution établie à coups de formules épistolaires comme Mon cher ami, Cher éditeur et ami, A vous bien amicalement, etc. Mais ils le sont pour être révoqués et les formules courtoises, voire cordiales, masquent à peine, parfois, le dialogue de sourds qui transforme l'acte épistolaire en monologue dans lequel l'écrivain déploie toute la virulence et la truculence de son style, contre son destinataire même et ce jusqu'à la rupture de communication. (Jean Paulhan passe le relais à Marcel Arland (Lettre 271, p. 275) et Gaston Gallimard ne répond quasiment plus.) Céline apparaît, dès lors, sous les traits d'un abominable homme des lettres, vociférant, intarissable, inapaisable et on le retrouve tel qu'il se donne à voir dans son œuvre romanesque. Il est frappant de constater, en effet, d'une part, la similarité entre la position paradoxale des destinataires des lettres, confidents et ennemis, et celle du narrataire auquel les œuvres d'après-guerre font une large place ambivalente, en faisant appel à son écoute pour mieux réfuter celle-ci comme celle d'un lecteur hostile ; et, d'autre part, la continuité entre la vision du monde et de la place occupée dans celui-ci qui s'expriment dans la correspondance et celle sur laquelle s'appuient les œuvres. Dans l'une comme dans les autres, Céline se présente comme un martyr, martyr de l'histoire et de la vacherie des hommes, martyr de l'éditeur soupçonné d'être à l'origine de l'insuccès, de s'asseoir sur l'œuvre pour l'étouffer. Dans l'une comme dans les autres, Céline contre-attaque et met son style, son génie d'écrivain novateur au service d'une vocifération inlassable pour se défendre, défendre ses droits, se faire entendre. *Les Lettres à la N.R.F.* ne sont pas coupées du reste de l'œuvre mais peuvent y trouver une place originale dans la mesure où s'y manifestent les mêmes monstres et les mêmes enjeux, véhiculés par un même style. C'est cette place dont ma communication voudrait étudier l'existence et la pertinence.



Société d'études céliniennes